

Introduction

DERNIER VOYAGE

Dans la salle d'embarquement de l'aéroport de Las Palmas des Canaries, Mireille et moi patientons dans la longue file humaine qui mène à notre avion. À l'issue de notre semaine de vacances, nous rentrons pour reprendre nos activités quotidiennes, nous emmenant doucement vers les fêtes de fin d'année. Une fois n'est pas coutume, depuis que nous voyageons, nous sommes installés tout à l'arrière de l'appareil. Tandis que l'aéronef entame sa montée dans les nuages, j'observe ma Mimi assise à côté de moi. Mireille, c'est sœur sourire, la banane, 24 heures sur 24, même les jours où ça va un peu moins bien. Au milieu du couloir séparant les rangées de sièges, les hôtesses et autres stewards se démènent pour servir boissons et en-cas aux voyageurs.

Je suis surpris et un peu gêné par l'insistance de l'une de ces charmantes dames, me dévisageant sans relâche tout en servant les collations.

Arrivée à ma hauteur, elle me pointe du doigt en sou-

riant, me décochant : « Vous, vous ressemblez à un acteur ! »
« Ah bon, et lequel ? » « Benoît ! » me rétorque-t-elle, tout en poursuivant son service au passager. J'ai un peu l'habitude d'être pris par mon physique pour un peu tout le monde, en l'occurrence cette fois Benoît Poelvoorde, et il est exact que j'ai un faux air de l'acteur belge. En d'autres temps et autres lieux, on m'avait comparé, avec mes lunettes, à un ancien président de la République dont le nom est celui d'un pays géographiquement au nord de la Belgique.

Allez savoir... Enfin, il vaut mieux peut-être avoir de la ressemblance pour quelque chose ou quelqu'un que de ne ressembler à rien. Tandis que nous longeons paisiblement les côtes africaines, j'ai subitement une singulière appréhension. Je ne parviens pas à la décrire, mais mes vibrations ne sont pas bonnes, ayant le sentiment que quelque chose va se produire.

À côté de moi, les traits un peu plus tirés qu'à l'accoutumée, Mireille s'est endormie. Je la regarde avec ma sensibilité et m'interroge. Depuis près de deux mois, en effet, d'examens médicaux en analyses, suite à un frottis douteux, la sentence, mise en suspens avant de partir, va inexorablement délivrer ses secrets dans la semaine qui va suivre.

« Partez en vacances, madame, profitez pleinement de votre temps de repos. » Voilà déjà en quelque sorte une épée de Damoclès brandie par le médecin en attendant notre retour imminent. Pourtant, rien dans l'attitude de ma chérie ne traduit la moindre inquiétude et nous profitons

totallement de notre semaine de congé. Comme peut-être mus par un sixième sens, conscients que nous ne partirons peut-être plus de sitôt, jamais encore nous n'avions fait autant de choses par rapport à nos voyages précédents. Moi, de mon côté, évidemment, je ne pense pas un seul instant que ma petite femme adorée puisse être malade, et déjà en moi, le déni s'est installé.

Qu'une seule et unique fois, parlant de son rendez-vous à venir, elle si secrète, protégeant de surcroît les siens et les autres, me confiera en aparté : « Je ne me fais aucune illusion sur ce qui m'attend. » Et de lui répondre avec un sourire qui se veut rassurant : « Mais non, tu vas voir, ça va le faire ! » Il est vrai que les choses fâcheuses n'arrivent qu'aux autres et l'on se croit être au-dessus du commun des mortels. Comment aurais-je pu admettre à cet instant l'étendue du mal qui déjà la rongait ? J'accompagne avec un grand « ouf » de soulagement, bien que je n'appréhende pas particulièrement le fait de prendre l'avion, l'atterrissage impeccable de l'appareil sur une des pistes de l'aéroport de Bâle-Mulhouse. Cet étrange pressentiment ne me quitte pas pendant tout le voyage, et c'est rassurés que nous allons récupérer nos valises. De retour chez nous, nous profitons du week-end pour honorer nos morts, ce que nous n'avions pu faire le 1^{er} novembre.

Pour nous deux, la routine quotidienne reprend dès lundi, et c'est comme d'habitude la même tristesse de se séparer après la semaine pleine que nous avons vécue. Depuis la fin de l'année 2016, je me suis résolu, en concertation avec mon épouse, à louer un petit studio à Saint-

Louis afin de me rapprocher de mon travail. Délocaliser mon entreprise qui se situe à plus de 100 km de notre domicile, ce qui quotidiennement représente un trajet important. Nous nous retrouvons en fin de semaine pour notre plus grand bonheur où nous profitons pleinement de nos instants. Professeur de religion depuis l'année 1990, Mimi est complètement investie dans sa tâche, trouvant son équilibre au milieu des jeunes qui apprécient beaucoup sa gentillesse comme son énergie débordante. Focalisée sur l'année à venir, elle est en pleine organisation d'un séjour à la neige qu'elle organise de main de maître annuellement en janvier. Comme à chaque fois le lundi, cette remarquable femme m'accompagne à ma voiture et, l'âme un peu triste, nous nous enlaçons avec passion, avant que, les yeux humides, je me décide à prendre le volant. Debout, adossée contre la porte du garage, ma si chère femme, le sourire plus étincelant que jamais, m'envoie encore de sa petite main un dernier baiser. Je la regarde encore longuement avec une certaine angoisse, j'ouvre la fenêtre du véhicule et, me voulant rassurant, je lui répète : « Bon courage pour ton rendez-vous jeudi, ma chérie. Tu vas voir, ça va aller. »

Chapitre 1

DIAGNOSTIC

Novembre 2019

Quatorze mètres carrés, c'est la surface de mon studio de Saint-Louis où je passe les jours de la semaine en attendant les week-ends pour rentrer. Un clic-clac en guise de lit, une petite table de chevet, une armoire, une table et la télé. À côté de la pièce principale, une minuscule salle de bains avec lavabo, douche, W.-C. À moins d'avoir de l'occupation, vivre dans un espace aussi restreint est un bon moyen de vous envoyer dans une maison d'aliénés. Mes matinées sont en général rythmées par différentes activités. De retour de mon travail vers 01 h 00 du matin, je ne perds pas de temps pour me mettre au lit, me reposant environ jusqu'à 8 h 00. Ensuite, suivant la météo et, disons-le, selon mon humeur, j'enfile mes baskets pour 35 à 40 minutes de course à pied à allure modérée. C'est une journée particulière que celle d'aujourd'hui, étant donné que ma Mimi doit se rendre à son fameux rendez-vous, mais je ne suis pas, à l'instant présent, plus inquiet que ça. Assis à ma petite

table, je suis affairé à l'écriture de mon deuxième roman et en pleine concentration de ce fait. De temps à autre, je jette un coup d'œil vers l'extérieur où les arbres en ce début de novembre achèvent de perdre leurs belles parures vertes de l'été. Dans le logement qui m'est mitoyen, par contre, c'est un problème. Une femme dont les excès font qu'on ne peut pas vraiment lui donner d'âge, l'éthylisme aidant, soliloque bruyamment, sans se soucier du voisinage. Tous les habitants de l'immeuble sont impactés par le tapage, mais d'avertissement en procédure, rien n'y fait ; et c'est régulièrement au courant de la semaine qu'il faut subir ce genre de dégagement bruyant. Tout en poursuivant mon travail d'écriture, je consulte régulièrement mon téléphone, sachant qu'à cette heure, Mireille en a fini avec sa consultation. Optimiste de nature, je me dis que le défaut de message est plutôt à interpréter comme un bon signe. Je me réfère donc à l'instant au vieil adage. « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. » L'heure de midi approche, je commence à avoir faim, donc je me prépare à manger. Machinalement, j'allume la télé, j'ouvre la porte de mon four à micro-ondes et y glisse mon repas. Je n'ai vraiment aucun souci à me faire en ce qui concerne la nourriture, tant ma chère épouse s'occupe de tout, me préparant pour la semaine un sac isotherme garni prévu à cet effet. Sur mon petit écran, je regarde distraitemment un reportage sur une chaîne franco-allemande nous parlant de l'organisation d'un immense marché dans la ville de Wuhan, en Chine. Distrayant par le programme, j'en oublierais presque mon repas qui est maintenant à bonne température, prêt à être

dégusté. Tout en mastiquant les aliments, j'observe fasciné la suite de l'émission, me rendant compte que nos normes strictes ne prévalent que chez nous. Les mesures d'hygiène alimentaire de ce marché, en effet, laissent beaucoup à désirer. Les étals sont rapprochés avec des animaux sauvages et domestiques vivant à proximité de bêtes abattues pour la boucherie. En mon for intérieur, je pense qu'une promiscuité pareille entre l'homme et l'animal ne peut que conduire à attraper quelques zoonoses, ou autre maladie. Je viens d'achever la dernière bouchée de mon déjeuner quand, soudain, le téléphone me tire de ma contemplation. Prenant soin de réduire le son de la télévision, je décroche et, à l'autre bout du fil, l'ex-belle-sœur de ma Mireille. Le fait que ce ne soit pas ma chérie qui m'appelle ne me dit rien qui vaille. Je décide alors de prendre les devants. « Salut, Fabienne, ça va ? » « Oui, Dany, ça va ! Écoute, on sort de chez le médecin, c'est un cancer... » Le monde s'écroule, la vie bascule, je n'ai plus que dans la tête ce mot cancer qui n'arrive qu'aux autres, n'écoutant même pas la suite de ce que va me dire Fabienne. Je ne parle plus, je ne réponds pas, je reste prostré sur ma chaise, je pleure. Mireille, de peur de craquer elle-même et de ce fait de me montrer son désarroi, a préféré laisser la lourde tâche d'annoncer la terrible nouvelle à sa belle-sœur. Quand le couple fusionnel que nous étions endure une telle chose, il est fréquent de culpabiliser pour rien. On cherche des choses qui ne sont pas, d'autres que nous n'aurions pas suffisamment faites, et tout devient subitement très embrouillé dans le cerveau. Nous formons une paire magnifique, sans